

Les priseurs s'en vont

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 1

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190832>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

La température de 1889.

La température exceptionnellement douce du mois dernier inspirait l'autre jour à un chroniqueur parisien, M^{me} Jeanne d'Illiers, des prédictions fantaisistes pour l'année 1889, dont voici quelques extraits :

Janvier. — Le temps, devenu gâteux à la suite des excès de toutes sortes auxquels il s'est précédemment livré, bouleverse de fond en comble l'ordre des saisons, et commencera l'année par la canicule. Successivement, on voit tomber en faillite les marchands de fourrures, les marchands de bois et les fabricants de poêles. — Des brochures s'étalent aux vitrines des libraires sous les titres : *Coquin d'hiver!* — *Ah ! qu'il fait chaud!* — *Sous les tropiques*, etc.

Février. — La chaleur redouble et devient intolérable. Partout on manque d'eau. Les faillites se multiplient ; ce sont maintenant les fabricants de parapluies, les marchands de marrons, les directeurs de théâtres.

Mars. — Pas la moindre giboulée. Cela devient navrant. De nombreux cas d'insolation se produisent. La population riche quitte les villes et envahit les stations balnéaires. Un impressario américain fait transformer un théâtre où toutes les places sont de véritables baignoires. On trouve des costumes et du linge au vestiaire.

Avril. — A la suite de quelques orages, le temps fraichit un peu. Il est à présumer que l'été sera supportable.

Mai. — Des pluies torrentielles sévissent. Une humidité intolérable règne. Dans les rues étroites, encadrées de maisons à cinq étages, on se croirait au fond de puits immenses.

Juin. — Que d'eau ! que d'eau ! Les rivières désertent leur lit et se répandent dans les caves des riverains. L'inondation monte, monte... Des fa-

milles entières se réfugient sur les toits. Des campements provisoires sont installés au sommet des monuments. La tour Eiffel est particulièrement recherchée. Son heureux propriétaire accumule d'in vraisemblables recettes. Un constructeur de gondoles, débarqué de Venise avec une flotille complète, rétablit les communications vers la fin du mois. Mais le ciel s'éclaircit. La température baisse ; l'inondation fait de même. De fortes gelées blanches surviennent. L'été arrive à grands pas.

Juillet. — La neige, partout la neige. Les traîneaux sillonnent les rues. Les cochers de fiacres se mettent en grève. Les marchands de fourrures, les marchands de marrons, font des affaires brillantes.

Août. — On n'a jamais vu été pareil. Nombre de Parisiens émigrent à Saint-Petersbourg, dans l'espoir d'y rencontrer une température plus clémente.

Septembre. — Dégel, débâcle. L'ouverture de la chasse est remise aux calendes grecques, vu le retard apporté dans la rentrée des récoltes. Les propriétaires de vignes en sont réduits à chercher le moyen de mettre du vin dans leur eau.

Octobre. — Des chimistes distingués arrivent à d'étonnants résultats pour obvier à cet état de choses. On arrive à fabriquer du pain sans blé, du sucre sans betteraves, du vin sans aucune trace de raisin.

Novembre. — L'été de la Saint-Martin s'annonce brillant et superbe ! Les arbres dépouillés se couvrent de feuilles. Les hirondelles reviennent !... A l'Observatoire, les savants, qui n'y comprennent rien, commencent à devenir sérieusement inquiets.

Décembre. — Trop tard, hélas ! Les villes et les campagnes cuisent sous un soleil de plomb. Une nuée de cri-

quets venus de Normandie s'abat sur nos contrées.

Tels sont mes pronostics pour l'année nouvelle. Mon vœu le plus cher est qu'ils ne se réalisent point.

Les priseurs s'en vont.

Nous ne savons si vous l'avez remarqué, mais le nombre des priseurs diminue dans des proportions surprenantes. Une récente statistique nous fournit à ce sujet des chiffres éloquentes. En France, par exemple, il y a une différence de cent mille kilos de tabac à priser entre la consommation de 1887 et celle de 1888, différence qui se traduit par une diminution de un million de francs sur ce produit.

Pauvre tabac à priser ! il subit donc à son tour la loi des choses d'ici-bas, qui veut que tout passe ! Et cependant elle a eu ses heures de gloire, cette poudre aux âcres senteurs, lorsqu'elle avait droit de cité à la cour des rois, lorsque les grands de la terre offraient à leurs fidèles des tabatières ornées de leur portrait.

Disons-nous que la plupart des grands hommes du siècle dernier ont prisé à qui mieux mieux ? Rappelons-nous le rôle que le tabac a joué dans la vie de quelques-uns d'entre eux ? Et ajouterons-nous que les grognards de Napoléon purent présager la défaite de l'ennemi le matin d'Austerlitz, d'après le nombre de formidables prises qu'il se fourra dans le nez ?

Au fond, la décadence du tabac à priser ne nous étonne que médiocrement. Nous nous faisons d'un homme qui prise l'idée d'un être paisible, tranquille, prenant bien son temps pour frapper son petit coup sec sur la tabatière, l'ouvrir lentement d'un air réfléchi, rouler entre ses doigts la pincée qu'il savoure enfin ! Qui, aujourd'hui, a le temps de perdre deux minutes à une pareille opération renouvelée une cinquantaine de fois par jour ? Dans l'existence enfiévrée que

nous menons tous, nous n'avons pas laissé de place pour les bagatelles.

Et certes, une telle habitude n'a rien de flatteur. Ecoutez un peu ce qu'un spirituel écrivain genevois, Petit-Senn disait jadis des priseuses :

« Chacun conviendra que si la femme doit charmer les yeux et captiver les cœurs, elle manque à sa destination en prenant du tabac. Que penser de ces jolis nez barbouillés de *Macouba* ou de *Hollande* ? N'y a-t-il pas là de quoi effaroucher toute la classique nichée des amours ? Non, le sentiment et la tabatière, comme l'eau et le feu, ne sauraient s'unir.

J'étais dernièrement dans un bal où se trouvaient réunies toutes nos jeunes beautés. Au milieu de ce folâtre essaim, une dame d'environ 25 ans, brune, fraîche et vive, attirait les regards de nos fashionables. Cette dame avait l'air préoccupée ; à ses gestes d'impatience, on pouvait aisément deviner qu'elle était vivement en peine. C'est un amant qui se fait attendre, disait l'un ; non, disait malignement un autre ; n'avez-vous pas vu M... danser le galop avec M^{lle} W., et ne le voyez-vous pas adresser à celle-ci des choses flatteuses sans doute ?

L'inquiétude et le désespoir semblaient redoubler chez notre jeune dame, qui ne s'apercevait pas de nos regards scrutateurs.

Elle a oublié sa tabatière ! m'écriai-je, frappé d'une inspiration subite ; et m'approchant soudain de la dame, je lui présentai la mienne. Elle rougit d'abord, tant il est fâcheux pour une femme d'être devinée ! Il y eut chez elle hésitation ; on l'observait, un vice allait être mis à nu ; n'importe, l'habitude triomphe, et la voilà plongeant avidement les doigts dans ma boîte. De toute la soirée, pas un homme ne l'engagea à danser, et quand elle voulut se procurer ce plaisir, elle fut forcée d'avoir recours à son mari, pis-aller parfois désagréable. »

Celle que j'aime.

Celle que j'aime, m'aime-t-elle ?
A vrai dire, je n'en sais rien.
Mon cœur est comme une étincelle.
Le sien n'est pas... comme le mien.
Est-elle infidèle ou fidèle ?
Je l'ignore complètement ;
Tout ce que je puis dire d'elle,
C'est que je l'aime éperdument...
Mais si vous croyez qu'elle est belle,
Vous vous trompez assurément !

N'allez pas la croire commune,
Vous vous tromperiez plus encor ;
Elle en rend jalouse plus d'une :
La gentillesse est son trésor.
Ses yeux, doux comme un clair de lune,

Ont la clarté du diamant ;
Son sein, que la gaze importune,
Plairait au sérail ottoman...
Mais si vous croyez qu'elle est brune,
Vous vous trompez assurément !

Aussi blonde que la Madone,
D'une Andalouse elle a la peau,
Et ses cheveux, qu'elle abandonne,
Flottent au vent comme un drapeau.
Je fais tout ce qu'elle m'ordonne,
Je l'aime par tempérament ;
Son rire argentin carillonne
A mon oreille à tout moment...
Mais si vous croyez qu'elle est bonne,
Vous vous trompez assurément !

N'allez pas la croire mauvaise,
Ce serait une grande erreur ;
Mais elle aime vivre à son aise,
Et le bien-être est son bonheur.
Pour peu que votre esprit lui plaise
Et qu'elle y trouve un agrément,
A raconter quelque fadaise,
Le sien mettra son enjoûment...
Mais si vous la croyez naïve,
Vous vous trompez assurément !

Elle a de l'esprit comme quatre,
Quand elle veut bien en avoir,
Et — ce qui fait qu'on l'idolâtre, —
Elle a l'air de n'en rien savoir.
L'existence, — cette marâtre —
Elle l'ignore absolument :
C'est pour elle comme un théâtre
Où tout doit se passer gaiment...
Mais en la croyant trop folâtre,
Vous vous trompez assurément !

Elle n'est pas non plus austère...
« Mais qu'est-elle, dites-le nous ! »
— Quand bien même toute la terre
M'en supplirait à deux genoux,
Je serais forcé de me taire.
J'aime toujours fidèlement.

Si vous croyez que ce mystère,
Je le dévoilerai gaiment,
En croyant que je vais le faire,
Vous vous trompez assurément !

(Paris-Théâtre.) EMILE ROCHARD.

Les noces de Marie-Jeanne.

par FRANCIS TESSON.

II.

Le père Cibon et le bedeau pénétrèrent dans le clocher. La foule des curieux les suivit. Mais en vain le bedeau se suspendit de tout son poids à la corde de la cloche, en vain le charron s'unit à lui, en vain dix robustes gaillards prirent leur place à tour de rôle, l'airain sacré s'obstina à ne rendre qu'un tintement lugubre. Et pourtant on sentait bien au mouvement de la corde que la cloche se balançait à pleine volée. Si bien que les assistants stupéfaits s'écrièrent :

— Le bedeau a décidément raison :
C'est un sort !

Le père Cibon baissa la tête.

— Soit, dit-il tristement, on se passera de carillon. Puis il murmura en faisant la grimace : Noce sans cloche, vraie noce de gueux.

Tout en arrangeant sa cravate, il re-

gagna la maison pour expliquer aux invités ce fâcheux contre-temps, qui avait jeté un certain froid sur la gaieté de la cérémonie.

Dans sa préoccupation, il ne remarqua pas Pierre qui, devant l'église, au milieu d'un groupe de bavards, riait à se défoncer les côtes de la mine déconfite du charron.

— Allons, mes amis, dit le père Cibon à ses invités, il faut faire contre fortune bon cœur, et puisque le carillon nous manque, eh bien ! que le ménétrier racle ses cordes. Bruit pour bruit, j'aime autant celui du bois creux que celui du bronze.

— Vieille habitude de métier ; la caque sent toujours le hareng, observa sentencieusement le saute-ruisseau du pays, qui, conjointement avec le notaire, son patron, achevait de griffonner le contrat de mariage.

Chaque cavalier prit à son bras une cavalière, et les couples s'avancèrent en cortège à travers la grande rue du village. En tête, le ménétrier jouait faux, sans que personne y prit garde, tant chacun était occupé à devisager la mariée. On admirait surtout l'ampleur de sa jupe, qui, grâce à la crinoline, chef-d'œuvre de la mercière de Chartres, emplissait la moitié de la rue. On aurait dit d'une vaste cage à poulets couverte d'étoffe ; chaque pas que faisait Marie-Jeanne balançait cette jupe énorme, soulevait la poussière et faisait rouler les cailloux.

Le père Cibon, qui conduisait la mariée, allongeait le bras d'une façon démesurée, pour atteindre au bras de sa fille. Il était forcé en même temps de surveiller ses jambes pour ne pas trébucher dans les ferrements du jupon.

C'était incommode, mais quelle merveille ! Toutes les filles du village ouvraient des yeux ahuris et jaloux et se promettaient une crinoline pareille pour le jour de leur mariage.

On était arrivé sans encombre à vingt pas de l'église, lorsque le père Cibon aperçut son ex-ami qui le regardait en ricanant.

— Eh ! va donc, faiseur d'embarras ! lui cria le manouvrier ; rira bien qui rira le dernier !

Au même instant, on entendit, un bruit sec et aigu, comme le craquement que ferait en se baissant le ressort d'un tourne-broche ; et, brusquement, les six tiges d'acier qui maintenaient le ballonnement de la crinoline, se délièrent, se détendirent et allongèrent leurs dents noires à travers les déchirures de la robe blanche, tandis que la jupe bouffante, soudainement dégonflée, s'affaissait comme un ballon éventré.

Le charron, enchevêtré dans les ferrures disjointes, faillit tomber sur le nez. La mariée devint pourpre de honte. Les hommes chuchotaient ; les femmes riaient aux larmes. Pierre, arrêté sur le seuil d'un cabaret, les poings sur les hanches, se tordait dans un esclaffement démesuré.

— Ah ! ah ! cela t'apprendra à faire le fier avec les amis, vieille bête d'enrichi ! cria-t-il.